

Mal du pays, problèmes d'adaptation : les difficultés de certains Libanais en France

On relate souvent les « success stories » des Libanais à l'étranger, en oubliant que beaucoup d'entre eux vivent dans des circonstances difficiles. Voici quelques exemples de Libanais à Paris tiraillés entre leur vie dans la capitale française et leur désir de rentrer au pays.

PARIS - Pauline MOUHANNA

Ambrose Bierce, écrivain et journaliste américain, avait-il raison lorsqu'il a affirmé, dans *Le Dictionnaire du diable* qu'un « immigré est un individu (mal informé) qui pense qu'un pays est meilleur qu'un autre » ? Difficile de répondre à cette question. Pour ces Libanais qui ont quitté leur pays en pleine guerre pour venir s'installer en France, la réponse au départ était bien claire. Choisir un pays stable est bien meilleur que de vivre au sein d'un pays déchiré. Et pourtant, les années ont passé et l'équation a changé. Aujourd'hui, ils font face à des difficultés en France et s'interrogent parfois sur leur choix. Comment perçoivent-ils leur situation ? A quels obstacles font-ils face au quotidien ?

Malgré le froid et la grisaille, la paroisse Notre-Dame de la Gare dans le 13e arrondissement parisien ne désemplit pas. Dehors, les produits sont exposés au marché, et comme tous les dimanches, Georges est fidèle au rendez-vous. C'est ici que ce migrant libanais de 45 ans vient vendre le taboulé, le hommos ou les « mana'che ». Les passants le saluent ; sourire aux lèvres, il répond gentiment.

Vingt ans sont passés depuis que Georges a fui son pays alors en guerre. Actuellement, sa vie a changé, sa situation s'est stabilisée. Mais il se sent toujours étranger. « Je ne suis pas français et je ne le deviendrai sans doute jamais. Je respecte tant ce peuple qui m'a accueilli ; mais je sais qu'à Liban, je serai tellement

mieux. » Deux minutes après, Georges regrette presque ses propos. « Sans doute mes sentiments auraient été différents si j'étais arrivé plus jeune en France. Mais cette base libanaise est au fond de moi, rien ne pourra la changer », explique-t-il.

Lamia, gérante d'une épicerie libanaise située dans le 15e arrondissement, se sent elle aussi étrangère en France. « Cela fait trente ans que je suis arrivée. J'ai obtenu la nationalité française depuis dix ans. Pourtant, les questions ayant rapport avec mes origines n'ont point cessé depuis toutes ces années. Et aujourd'hui, je suis avant tout cette étrangère libanaise. » Lamia, elle, ne considère pas que le fait d'être née en France change quelque chose. « Mes enfants sont nés ici, ils n'ont pas d'accent. Mais à l'école, leurs amis de classe leur rappellent toujours qu'ils sont libanais avant tout. » Se sentir étranger est-il si dur à vivre au quotidien ? Évidemment, répond-elle. « C'est comme si on vous disait à tout moment que ce pays n'est pas le vôtre. Les Libanais qui pensent qu'ils sont devenus français après avoir obtenu la nationalité de leur pays d'accueil sont en train de se mentir à eux-mêmes et aux autres. »

Hussein, 33 ans, n'est pas du tout de cet avis. Artisan, il travaille dans le bâtiment depuis des années en France. « Lorsque je suis arrivé, j'ai eu tant de difficultés à m'adapter. Ensuite, j'ai compris qu'il fallait assumer son choix. Garder un pied au Liban et un autre en France, comme c'est le cas

de certains, est si difficile à vivre au quotidien. Je suis français, mais je ne renie pas mes origines libanaises. » Hussein décrit la situation de certains de ses compatriotes. « Ici, ils sont prêts à vivre durant des années dans 20 mètres carrés afin de pouvoir acheter un grand appartement au Liban. Mais une fois rentrés, certains regrettent déjà leur nouveau pays, la France. »

Avant d'envisager un quelconque retour à leur pays d'origine, les Libanais doivent affronter une maladie presque incurable en France, et ce à l'instar de tous les immigrés : le mal du pays. Le fait d'être seul et éloigné est un sentiment qu'ils évoquent tous sans exception. « C'est si difficile de vivre sans sa famille. Certes, on s'habitue à sa nouvelle situation, mais la nostalgie se fait toujours sentir », raconte Sana, qui gère une boucherie libanaise. Mohammad, qui travaille à ses côtés, souligne à quel point il est dur de ne compter que sur soi à l'étranger. « Avant de demander un service, il faut tenir compte du rythme des autres, de leur dur quotidien. Au Liban, la situation n'est pas la même. Le sens de l'entraide est ancré. »

Joseph, pour sa part, qui suit actuellement une formation pour devenir chauffeur de taxi, souligne que la vie loin de son pays d'origine fait perdre les repères. « À chaque fois que je rentre au Liban, je réalise que j'ai évolué de manière différente, que mes comportements ont changé. Il me faut alors un temps de réadaptation. » Et pourtant, rappelle-t-il, « ça nous prend

des années pour nous adapter au système français ».

Des questions en suspens

Le processus se fait d'ailleurs parfois douloureusement. Des questions diverses et variées sont posées à chaque moment de l'adaptation, surtout pour certains parents : quelle éducation donner à ses enfants ? Quelle langue leur apprendre ? Quelle culture leur transmettre ? Maha, caissière, travaille dans un restaurant libanais. Mère de deux enfants, elle s'interroge tous les jours s'il est possible vraiment de leur inculquer les valeurs de son pays d'origine à l'étranger. « La meilleure amie de ma fille est tombée enceinte à 14 ans. Lorsque je l'ai su, j'ai paniqué. J'ai compris qu'avec ma mentalité libanaise, je ne suis pas préparée pour bien guider ma fille en France », raconte-t-elle.

Entre la crainte d'être perçus comme démodés et la peur de perdre ses valeurs, certains migrants ont du mal parfois à gérer la situation. Rami, serveur dans un restaurant libanais, relate son histoire. Amoureux d'une Française qu'il voulait épouser ; ses parents, maronites, ont insisté pour qu'il fasse aussi un mariage religieux autre que le civil. Voulant respecter leur volonté, il a demandé à sa future épouse son avis. « Elle m'a répondu que ce n'est pas aux parents de décider comment nous allons nous marier. En un sens, elle avait raison, mais elle ne comprenait pas à quel point il est important pour nous, Libanais, de faire plaisir à nos parents. »

Comment adopter les prati-

ques sociales de la France tout en restant fidèle à ses racines ? C'est une question que se pose régulièrement Mansour, artisan. « Il m'arrive parfois de sentir que je suis coupé des deux pays. Comment concilier ma vie d'ici à ma mentalité d'origine ? »

Outre ces difficultés d'adaptation, des Libanais sont confrontés à des problèmes d'un tout autre ordre. Ils ont des soucis relatifs aux formalités. Certes, une fois leur master en poche, les étudiants bénéficient d'une autorisation provisoire de séjour afin de chercher un emploi. Mais la période est courte, et avec la crise, ils ne sont pas sûrs de décrocher un travail avant la fin de la période de grâce. C'est le cas de Salam, diplômé en droit, qui cherche un contrat à durée déterminée afin de pouvoir demeurer en France. « Mais dans mon métier, c'est très dur de décrocher un emploi rapidement », affirme-t-il. Pour leur part, ceux qui sont arrivés en France dans l'intention d'y travailler, mais avec un simple visa touristique, souffrent beaucoup pour obtenir un visa long séjour. « Contrairement aux années 90, le système est devenu très restrictif au point que des migrants ont dû rentrer au Liban tout simplement parce qu'ils n'ont pas pu régulariser leur situation », commente Lamia, gérante d'une épicerie libanaise.

Se trouver dans l'incapacité d'obtenir ses papiers, se sentir étranger, avoir le mal du pays... Pour certains, il serait temps de faire ses valises et de rentrer. Mais la question de savoir comment se passe le retour définitif est une autre affaire.

Robert George, libanais d'origine et « Santa Claus » officiel de la Maison-Blanche durant 50 ans

Il était une fois, dans la capitale fédérale des USA, un père Noël qui, au cours de cinq décennies, entrait en fonctions chaque année par la grande porte de la Maison-Blanche et non pas par la cheminée. Encore une prouesse libanaise.

WASHINGTON - d'Irène MOSALLI

« Le père Noël est pour tous. Il est pour votre grand-mère, il est pour un enfant de deux ans. Il est l'innocence, il est beau et il a des sentiments humains. Il n'est pas Dieu, mais c'est un homme fait symbole de l'esprit de Noël. L'essentiel est qu'il existe pour nous tous qui le cherchons dans notre âme et dans notre cœur. »

Ainsi s'exprimait l'homme qui, cinquante ans durant, a incarné le père Noël à la Maison-Blanche, animant la fête et distribuant des cadeaux aux enfants. Son nom : Robert George. Un nom répandu aux États-Unis et partout ailleurs. Mais ce bonhomme-là, à la barbe blanche et de rouge vêtu, a ceci de particulier : il est d'origine libanaise. Au départ, son histoire est semblable à celle des citoyens du pays du Cèdre partis, outre-Atlantique, à la recherche d'une vie meilleure. Ses parents avaient débarqué aux « States » en 1908 et lui est né en 1924 dans l'État du Nebraska. À l'âge adulte, il choisit tout simplement le métier de coiffeur. Un coiffeur rêveur qui, un jour, dans ses songes, se voit investi du rôle du père Noël. Dès le lendemain, il achète le costume de l'emploi et assume sa nouvelle personnalité, distribuant des cadeaux aux enfants sans que l'on sache qui il est.

L'aura du 25 décembre

Le jour où l'on découvre son identité, Carl Curtis, le sénateur de l'État du Nebraska où il vivait, le fait inviter à la Maison-Blanche pour participer à la traditionnelle cérémonie de l'illumination de l'arbre de Noël présidentiel. Cela se passait en 1956 sous le mandat du président Dwight Eisenhower. Idem l'année suivante et les autres années jusqu'à l'époque du président Bush père. L'habit rouge lui sied si bien qu'outre cette tâche officielle, on fait appel à lui à diverses occasions pour distribuer des cadeaux aux enfants malades. Il n'oubliait pas non plus les vieux, qu'il allait visiter dans les maisons de retraite, les bras chargés de « cookies » et de « fudge », préparés par ses soins. Complètement habité par l'aura du 25 décembre, il avait pris l'habitude de conserver toute l'année la décoration de Noël de sa maison. Jusqu'à un jour où la police lui avait demandé de décrocher ornements et guir-



Robert George posant en compagnie du président John F. Kennedy et du vice-président Lyndon Johnson. (Photo de l'Arab American National Museum).



Serrant la main du sénateur du Nebraska Carl Curtis qui l'avait introduit à la Maison-Blanche. (Photo de l'Arab American National Museum).

landes, son domicile étant devenu un attrait touristique qui nuisait à l'ordre de la ville. Robert George déménage à Sun Valley (Californie), où il récidive en reconstituant ce qu'il avait appelé son « Dreamland » (sa terre de rêve). Un rêve qu'il avait vécu et fait vivre aux autres, annuellement, sous les mandats de six chefs d'État américains : Dwight Eisenhower, John F. Kennedy, Richard Nixon, Gerald R. Ford, Jimmy Carter et George H. W. Bush. Sa popularité lui avait

Retour en Phénicie avec le professeur libano-mexicain Habib Chamoun

Le professeur et conférencier Habib Chamoun, mexicain d'origine libanaise résidant à Houston où il enseigne à l'Université Saint Thomas, a conquis l'assistance au cours du dernier dîner organisé le 18 novembre à Paris par l'association RJLiban en collaboration avec la section française de l'Union libanaise culturelle mondiale.

Naji FARAH

Présentant la version en français de son livre phare *Négociez comme un Phénicien*, qui vient d'être publiée en France (en vente sur le site amazon.com), le professeur Chamoun a détaillé les principes qu'il expose, permettant de mieux comprendre la force pacifique ayant permis aux Phéniciens de conquérir la Méditerranée et les continents alentour par la négociation. Parmi les invités figuraient l'attaché aux affaires économiques et à la coopération près l'ambassade du Mexique à Paris, José Poblano, et le professeur en marketing à l'Université du Québec, Olivier Mesly. L'auteur a dédié au cours de la soirée cinquante exemplaires de son bel ouvrage.

Le concept des « Tradeables » initié par les Phéniciens

Entrant directement dans le vif du sujet, Habib Chamoun explique : « Paradoxalement, même si la littérature consacrée à ce sujet s'agrandit d'année en année, les gens trouvent qu'il est de plus en plus difficile de négocier. Ce que m'a stupéfié, c'est la fréquence à laquelle les gens utilisent la force pour atteindre leurs objectifs de négociation plutôt d'utiliser une méthode de négociation. On dirait que la patience humaine

est épuisée ! Faisons une rétrospective sur l'histoire de l'humanité et étudions comment on négociait il y a plusieurs milliers d'années, avec une attention spéciale aux Phéniciens. Ils étaient connus comme les commerçants de la mer à cause de leur façon de traiter les affaires avec succès et de leurs talents de négociateurs. »

M. Chamoun poursuit : « En analysant de multiples négociations modernes réussies, j'ai découvert un nouveau concept à l'œuvre, que j'ai appelé Tradeables. Je suis persuadé que c'était une pratique courante dans l'antique culture des Phéniciens. Vous pouvez lire des études de cas tirées d'historiens anciens, des Écritures hébraïques ou chrétiennes. Mais en consultant certaines méthodes de négociation moderne, nous trouvons qu'elles suivent les principes phéniciens. Littéralement, « tradeables » signifie : « able » (capable), « trade » (commercer). On remarquera que si on extrait le mot « deal » (accord) de « tradeables », il nous reste « trades », lequel signifie en latin la poutre, ce qui évoque la structure de l'accord. »

Le conférencier a terminé son passionnant exposé (lire la version intégrale sur www.rjliban.com) en racontant comment, au cours d'une conférence donnée à Bogota, une dame libano-colombienne lui avait appris le proverbe li-

banais « Aamol mnih w keb bel bahr » : « Ceci signifie "Faites le bien et jetez-le dans la mer". Mon interprétation a quatre dimensions : 1) La mer est tellement ample qu'on ne va jamais voir celui à qui on a fait le bien. 2) De la même façon, jamais personne ne va nous voir faire le bien parce que la mer est immense. 3) La mer est si grande que le bien que l'on fait n'est jamais suffisant. 4) La mer n'est pas statique, elle est dynamique, et au bout d'un moment, même si l'on ne s'y attend pas, arrivera une situation qui provoquera un tsunami de retour de satisfaction, d'amour, de beauté, de félicité, peut-être pas à temps pour la personne ayant fait le bien, mais pour les générations de l'avenir. »

Médaille de l'Union libanaise culturelle mondiale remise par Georges Abi-Raad

Le vice-président pour l'Europe de l'Union libanaise culturelle mondiale, Georges Abi-Raad, s'est adressé au professeur Chamoun et a tenu à le remercier en lui remettant une médaille d'honneur au nom du conseil mondial de IULCM : « Depuis plus de deux décennies, vous tenez des négociations et des activités de développement des entreprises dans des secteurs diversifiés (industriel, commercial, gouverne-



De droite à gauche, l'attaché à l'ambassade du Mexique José Poblano, le professeur Habib Chamoun, Morgane Abdel-Massih, Naji Farah et Georges Abi-Raad.

mental, institutionnel) pour la vente et le marketing des produits et services (entre autre Elf Aquitaine). Vous avez formé des milliers de professionnels du gouvernement mexicain sur une approche de développement des entreprises sur les ventes et les négociations, et avez mené des recherches approfondies sur la façon dont les

Mexicains négocient. » Une accolade et des applaudissements chaleureux ont suivi, M. Chamoun étant également le président du Centre International d'études sur les Phéniciens récemment créé à l'initiative de l'IULCM, avec la coopération de Salim Khalaf, auteur de *l'Encyclopédie phénicienne* www.phoenicia.org

Quatre-vingtième anniversaire de la Société libanaise de Montevideo

La situation qui prévalait au Liban à la fin du XIXe siècle et début du XXe siècle, due aux conditions cruelles imposées par l'Empire turc ottoman et les débuts de la Première Guerre mondiale, a provoqué un flux d'émigration très important vers le continent américain. Beaucoup d'émigrés sont arrivés en Uruguay, petit pays d'Amérique du Sud, où existait déjà une démocratie consolidée et un temps de paix, avec des politiques sociales avancées à l'époque et dans le continent. Ce pays fut un terrain fertile pour ceux qui étaient impatients de progresser comme les immigrants libanais. Ils se sont disséminés dans tout le pays, de sorte qu'aujourd'hui, il y a des descendants libanais dans tout le territoire uruguayen. Après les deux grandes colonies, l'espagnole et l'italienne, vient la libanaise qui compte environ 70 000 personnes, issues en trois ou quatre générations.

Le premier lieu de résidence de ces immigrants était la zone proche du port de Montevideo, où ils sont arrivés, que l'on appelle la vieille ville. Ensuite, beaucoup d'entre eux se sont déplacés au nord de la ville, vers la zone « Sayago », « Millán y Raffo », parce qu'il y avait là-bas une entreprise industrielle d'un Libanais, Emilio J. Neffa, qui était leur employeur. Vers la fin des années 20, la plupart des Libanais ont vécu là-bas et c'est la raison pour laquelle a été fondée l'Église maronite et

puis l'école pour leurs enfants. Ces mêmes Libanais ont fondé, le 1er septembre 1930, la « Société libanaise », qui, au début, leur servait pour s'entraider entre eux puisque nombreux vivaient dans des conditions très modestes et nécessitaient la protection de leur compatriotes. Felipe Ache fut le premier président de la société.

Dans la Société libanaise, ils se réunissent pour s'entraider et pour être plus proches de la terre lointaine bien-aimée, fidèles à leur culture, leurs traditions et, de là, pour enseigner à leurs enfants à aimer le Liban. Et de même pour être mieux intégrés dans le pays qui les a accueillis et vers lequel tous ont apporté leur valeurs familiaires, l'honnêteté, la foi, la dignité du travail et le désir de s'améliorer, prenant l'exemple du grand poète Gibran qui a résumé « Les enfants de mon Liban sont ceux qui sont nés dans les huttes et qui vivent dans les palais de la culture... »

Une institution qui s'adapte

La Société libanaise, en tant qu'institution, n'a jamais cessé de croître dans ces quatre-vingts ans. Elle s'est adaptée avec le temps. Ceux qui l'ont prise en charge sont au début les fondateurs libanais puis leurs enfants et maintenant leurs petits-enfants ou arrière-petits-enfants, qui expriment toujours la fierté d'être uruguayens, descendants

du pays du Cèdre. La Société libanaise a vécu intensément non seulement le processus d'indépendance du Liban et avec joie le grand éclat de « la perle du Moyen-Orient », mais aussi avec une grande inquiétude la déchirure que la guerre a causée sur le territoire libanais et sur ses habitants. Comme toute la communauté libanaise, la société est profondément attachée à la paix et à la liberté du Liban, en espérant toujours que tous les Libanais puissent arriver à s'entendre et faire progresser ce beau pays afin que son peuple merveilleux puisse vivre comme il le mérite vraiment.

Actuellement, l'activité principale de la Société libanaise est de conserver la culture et les traditions libanaises en Uruguay ainsi que d'atteindre par tous les moyens la meilleure intégration du peuple en le faisant en harmonie avec les autres institutions libanaises du pays. Dans ses salles, des cours en langue arabe et de danse sont donnés. Avec le soutien du gouvernement de l'Uruguay et du Liban, des événements ont lieu, tels que les concours des contes *Liban* et de poésie *Nassime Hanna Nasser* par lesquels s'obtient une meilleure compréhension de notre patrie. Des expositions ont lieu sur l'immigration libanaise. Dans chaque lieu de la ville, on indique ce qui est libanais, tel que les cèdres qui ornent notre palais législatif, siège du Parlement, à partir des



Eduardo Chain Adda, actuel président de la Société libanaise de Montevideo.

années cinquante. Tout ce qui est en relation avec la cuisine libanaise traditionnelle fait partie de nos festivités, telles que nous l'enseignaient nos grands-mères. Dans chaque célébration se danse toujours la « dabké » avec le groupe de danse traditionnelle al-Arz.

Celui ou celle qui vient à notre maison est reçu par un cèdre gigantesque avec ses branches réparties signalant « Ahla usahla, Baiti baitak ». La Société Libanaise vit de très proche tout ce qui se passe au Liban, grâce non seulement à l'Internet, mais à la très bonne relation à la fois avec l'Ambassade du Liban en Uruguay et l'Ambassade de l'Uruguay au Liban, avec lesquelles nous unissons l'amitié avec leurs respectifs ambassadeurs, résultant de la conviction que nous nous entraînons les uns les autres dans nos tâches pour l'intégration des deux peuples.

Au quatre-vingtième anniversaire de sa fondation, la Société libanaise est fière de sa tâche, en poursuivant le rêve des immigrants libanais, de ne jamais cesser d'aimer le Liban, notre Patrie. Nous aimons dire que « celui qui fait partie de la Société Libanaise, fait aussi partie d'une portion du Liban ». Nous espérons que de nombreux Libanais puissent nous visiter pour pouvoir le prouver. Durant cette année, nous avons célébré par divers événements notre quatre-vingtième anniversaire, nous rendons hommage au passé, pour être reconnaissants, et pour que le présent et le lendemain nous illuminent. Au mois de septembre dernier a été célébrée notre grande fête et nous avons émis des vœux pour le Liban, l'Uruguay et la Société Libanaise.

Eduardo Chain ADDA
Président de la Société libanaise de Montevideo